

Penser sa propre mort

Du même auteur,
à paraître aux Éditions d'Ithaque :

Vulnérabilité à la psychose
La Perversion sadomachiste

FRANCO DE MASI

PENSER SA PROPRE MORT

Une contribution psychanalytique au problème
de la caducité de la vie

*Ouvrage traduit de l'italien par Marco Barbon
avec la collaboration de Sika Fakambi*



I T H A Q U E

Titre original:

IL LIMITE DELL'ESISTENZA

Un contributo psicoanalitico al problema della caducità della vita

Copyright © 2002 Bollati Boringhieri Editore, Torino

Couverture : Patrick Lindsay

Illustration : Détail de *Volubilis et Mante religieuse*

Tsuchida Kinji, dit Bakusen (1887-1936)

© RMN (Musée Guimet)/Thierry Ollivier/D.R.

ISSN 2103-4389

ISBN 978-2-916120-21-8

Dépôt légal 1^{re} édition : septembre 2010

© LES ÉDITIONS D'ITHAQUE, 2010

2, rue de Tombouctou, 75018 Paris – www.ithaque-editions.fr

Extrait de *Penser sa propre mort*, de Franco De Masi © Ithaque 2010

SOMMAIRE

| | |
|---|-----|
| <i>Préface à l'édition italienne, par Sergio Bordi</i> | 7 |
| <i>Introduction</i> | 17 |
| | |
| I. LA MORT IMPENSABLE | |
| I.I CADUCITÉ | 27 |
| I.II LA NÉGATION DU TEMPS ET LE MYTHE DE L'IMMORTALITÉ | 29 |
| I.III L'ATTAQUE DE PANIQUE OU LA MORT IMAGINAIRE | 35 |
| I.IV STRATÉGIES PSYCHIQUES D'AUTO-ANÉANTISSEMENT | 43 |
| I.V PEUR OU SÉRÉNITÉ ? | 57 |
| I.VI LE SOI POTENTIEL ET L'ABSENCE DE FUTUR | 61 |
| I.VII LA CONSCIENCE D'ORDRE SUPÉRIEUR | 67 |
| I.VIII LA MORT D'IVAN ILITCH | 71 |
| I.IX LA CRISE DU MILIEU DE LA VIE | 77 |
| I.X LA PSYCHANALYSE À UN ÂGE AVANCÉ | 87 |
| I.XI LA MORT ET LA PSYCHOSE | 95 |
| I.XII UN ÉVÉNEMENT IMPENSABLE | 101 |
| I.XIII LA MORT : QUELLE RÉPARATION ? | 111 |
| | |
| II. L'INCONSCIENT ET LA MORT CHEZ FREUD ET MELANIE KLEIN | |
| II.I LA NÉGATION DE LA MORT | 121 |
| II.II LE PROBLÈME DU DEUIL | 125 |
| II.III LA PULSION DE MORT | 129 |
| II.IV MELANIE KLEIN ET LA DESTRUCTIVITÉ INNÉE | 137 |
| | |
| <i>Bibliographie</i> | 141 |
| <i>Index des noms</i> | 149 |
| <i>Index des matières</i> | 151 |

INTRODUCTION

La mort n'est pas quelque chose de pas encore sous-la-main, elle n'est pas le dernier excédent réduit à un minimum, mais plutôt une *précédence*. [...] La mort est la possibilité de la pure et simple impossibilité de l'être-là.

MARTIN HEIDEGGER, *Être et Temps*

J'ESSAIERAI DE DÉCRIRE dans ce livre la manière dont la pensée psychanalytique a exploré le thème de la perception de la mort dans l'inconscient individuel, et quelles peuvent être nos ressources intérieures, à la fois pour penser cet événement au cours de la vie et pour l'affronter lorsqu'il devient inévitable. Je ne prendrai pas en ligne de compte les approches philosophique, sociologique, religieuse ou mystique du problème de la mort, sur lesquelles de nombreux chercheurs se sont déjà largement exprimés.

La perception de la limite de la vie est continuellement présente en nous. Elle nous confronte sans cesse à des angoisses qui peuvent varier en intensité, devenant plus aiguës lorsque nous traversons un moment de crise particulier. L'idée de la mort ne concerne pas seulement notre destin biologique, elle s'étend aussi à ces vicissitudes relationnelles caractérisées généralement par la séparation et le deuil. En tant que psychanalyste, je m'intéresse tout particulièrement à la qualité de l'angoisse liée à cet événement *naturel* et, par conséquent, je m'attacherai à comprendre ce qui rend l'idée de la mort si troublante dans la psychologie de l'homme ordinaire de notre civilisation occidentale. Dans notre culture, en effet, prédomine une conception linéaire du temps selon laquelle la vie individuelle, délimitée par la

naissance et par la mort, est unique et donnée une fois pour toutes. Il en découle que la mort est appréhendée comme un événement final et irrévocable, en opposition manifeste avec la vie¹.

Tout en niant l'existence d'une représentation de la mort individuelle dans l'inconscient, Freud [1920] a avancé l'hypothèse d'une pulsion de mort, à savoir d'un désir inconscient de disparaître dans la quiétude de l'inorganique. La dissolution progressive de la vie, mise en œuvre par la pulsion de mort, aurait lieu silencieusement, sans production d'angoisse. Selon Freud [1915b], alors qu'il est difficile de penser à sa propre mort, nous sommes susceptibles de penser et de nous représenter la mort des autres, même s'il s'agit d'une expérience douloureuse et déconcertante. Nous pouvons craindre la mort d'un proche, l'anticiper et la pressentir avant même qu'elle n'ait lieu, et nous savons que nous aurons à affronter le vide qui s'ensuivra. Mais se préparer au vide qui se rapporte à nous-mêmes ne va pas de soi. Dans ce cas, le terme même de « vide » apparaît impropre, car nous ne pouvons pas l'opposer à un « plein ». Lorsque nous nous demandons comment nous *entendons* la mort, nous nous confrontons aux limites mêmes de notre pensée.

Comme l'a souligné Edmund Husserl, toute perception est dotée d'une intentionnalité, la donnée perceptive étant le résultat d'un acte qui appréhende quelque chose à l'extérieur et rencontre un objet appartenant au monde de l'expérience commune. Or, puisque la mort coïncide avec la fin de toute perception, elle n'est pas un objet dont l'intentionnalité subjective puisse se saisir. Elle est un état de choses inconcevable du point de vue du sujet percevant. Nous ne pouvons pas à la fois faire abstraction de la perception et la faire subsister. C'est pourquoi la mort se situe au-delà de toute expérience pensable.

Mais alors, si notre mort n'est pas pensable, qu'entendons-nous par « peur de la mort » ? Qu'est-ce que cette chose que nous nous

1. Ce qui n'est pas vrai pour d'autres visions du monde. Dans l'hindouisme, c'est la conception cyclique du temps qui prévaut : des cycles infinis se suivent sans début ni fin, déterminant la naissance, le développement, la décadence et la dissolution d'univers entiers qui s'incarnent dans d'innombrables formes vivantes. Selon cette perspective, la mort ne constitue pas un événement unique et irrévocable, mais l'une des multiples phases qui scandent le rythme ininterrompu du cycle des transformations, un répit au sein de plusieurs vies. Cf. Bergonzi [2001]. Une autre façon de concevoir le temps permet donc de ne pas ressentir la mort comme une interruption brutale de la vie. Il n'en reste pas moins que, dans l'imaginaire de l'homme occidental moyen, imprégné à la fois de cette conception linéaire de l'existence et d'une valorisation de l'individualité, l'idée de la mort se construit comme un élément troublant par excellence.

représentons comme la « mort » ? Par quoi sommes-nous tourmentés ? Comment, du point de vue psychanalytique, conceptualiser la perception qu'a l'homme de sa propre mort ? Et de quelle façon la mort a-t-elle été intégrée dans la théorie psychanalytique ?

On pourrait estimer que la littérature psychanalytique, bien qu'ayant exploré en profondeur la douleur du deuil, n'a pas porté son attention de manière aussi systématique au désarroi que nous éprouvons face à la pensée de notre propre mort. Harold Searles [1961], psychanalyste américain particulièrement célèbre pour ses tentatives pionnières dans le domaine de la thérapie psychanalytique des psychoses, s'étonnait du peu d'attention que les psychanalystes prêtaient à une question qui, pourtant, occupe une place primordiale dans toutes les religions, les cultures et les systèmes philosophiques connus. À ses yeux, toute thérapie psychanalytique se devrait d'interroger la signification profonde qu'a, pour le patient, l'inéluctabilité de la mort. Nous autres, psychanalystes, devrions aider chacun de nos patients à développer sa capacité à tolérer l'idée de la caducité de la vie humaine, sans réserver cette problématique aux cas plus ou moins rares de patients luttant contre des maladies graves. Selon Searles, c'est précisément l'approche théorique de la psychanalyse – essentiellement tournée vers le développement infantile – qui nous a empêchés de prendre la juste mesure du problème de la mort, et cela indépendamment des vieux débats autour de l'hypothèse d'une pulsion de mort, ou de l'importance attribuée aux aspects symboliques de la mort en opposition à ses aspects « réels ». De ce point de vue, on pourrait même affirmer que la psychanalyse a pu contribuer à renforcer une certaine indifférence envers l'examen des idées, conscientes ou inconscientes, que l'on se fait à propos de cet autre versant de la vie qu'est la mort.

Pour autant, je ne pense pas qu'il faille trop s'étonner de la facilité avec laquelle nous sommes portés à oublier la pensée de notre propre mort. Bien que les fantasmes de mort soient présents à tout âge, la pensée de la fin inévitable de la vie tend à rester inexplorée tant qu'on n'a pas parcouru une bonne partie de son existence, ou au moins la moitié de celle-ci.

Il n'est pas facile, en effet, de mesurer à quel point nos défenses à l'égard de la perception de la mort sont utiles à l'existence ou, au contraire, à quel point elles empêchent toute réflexion sur la valeur et le sens de la vie. D'un côté, se débarrasser de la pensée de la mort apparaît nécessaire. Sinon, comment l'homme jouirait-il de ses succès, de l'amour, de la naissance d'un enfant ? Comment lutterait-il pour ses

idéaux s'il ne parvenait pas à s'affranchir de l'idée de la mort? Si cette idée était toujours présente, la perception de la caducité humaine conduirait à une acceptation passive et mélancolique de la vie et, en dernière analyse, à une vision destructrice de l'existence. D'un autre côté, il n'est pas salutaire d'effacer totalement l'idée de caducité : n'est-ce pas celle-ci qui, paradoxalement, donne sens à la vie? Bien que la mort soit génératrice d'angoisse, c'est justement cette idée de limite temporelle de l'existence qui donne sens à notre vie. C'est justement cette perception-là qui permet à l'être humain de ne pas considérer sa propre existence avec arrogance et toute-puissance. Il est vrai que la mort limite la vie, mais sans la mort l'homme ne serait pas l'homme¹.

Me voici donc au cœur même de ce livre, qui se propose d'explorer la façon dont la pensée psychanalytique s'est affrontée au problème de la caducité de la vie. À mon sens, la psychanalyse a considéré le problème de la mort selon trois grands axes. Le premier renvoie à la présence ou à l'absence d'une représentation de la mort dans l'inconscient individuel; le deuxième est lié au thème plus général de la séparation, de la perte des choses et des sentiments affectifs; le troisième étudie le rôle des angoisses de mort dans la production de la souffrance psychique.

Mon sentiment est que, si ces trois thèmes traversent bien toute la littérature psychanalytique, c'est celui des angoisses de séparation qui est le plus fréquemment traité (*Vergänglichkeit*, l'essai de Freud [1915a] dont il sera question plus loin, est en ce sens exemplaire). Cependant, l'événement de la mort ne s'épuise pas avec la douleur que nous ressentons lorsqu'il nous faut nous séparer des objets de notre amour; il comporte aussi l'angoisse de notre propre disparition dans le néant, celle de la dissolution de notre identité et de notre histoire personnelles.

L'une des thèses de ce livre est la suivante : si, au cours de son existence, l'homme peut surmonter la perte de ce qu'il chérit grâce à cette élaboration émotionnelle que nous appelons le « travail de deuil », il semble en revanche ne pas disposer d'une solution aisément

1. Cette constatation, qui semble évidente bien que psychologiquement elle ne le soit guère, trouve une illustration cocasse dans une nouvelle d'Isaac Asimov. Un robot qui se découvre conscient et sensible décide de devenir homme. Il essaie alors de transformer sa structure métallique en quelque chose de semblable à la constitution de l'être humain. Cette opération, techniquement réalisable, échoue toutefois à l'insérer dans la communauté humaine et à le faire accepter par les autres hommes car son cerveau « positronique », virtuellement immortel, fait de lui, par définition, un non-humain.

concevable face au problème de la mort elle-même. Pour affronter l'expérience de sa propre fin, l'homme ne peut faire appel à aucune sorte de connaissance acquise et se trouve donc dans une position de solitude absolue.

Mon intérêt pour le thème de la mort en psychanalyse est d'abord né de mon expérience de psychanalyste ; c'est pourquoi les premiers chapitres de ce livre seront consacrés à l'angoisse de mort telle qu'elle se manifeste dans nos cabinets d'analyses. Dans ce métier, de fait, on constate avec étonnement qu'il est impossible d'échapper à cette confrontation quotidienne avec le problème de la mort. Je ne veux pas seulement parler de l'expérience de perte de vitalité psychique ou de ce désir de mort avec lequel certains patients dépressifs se torturent, voire torturent l'analyste. Au contraire, je pense à ceux qui pâtissent dramatiquement de la mort en l'éprouvant dans leur corps. Car, lors d'une attaque de panique, c'est bien le corps effrayé qui parle de sa propre mort. Et la situation inverse, moins connue mais dont les conséquences sont encore plus complexes, existe également : il s'agit de ces moments où l'angoisse et la douleur qui protègent habituellement du risque de mourir font défaut. En effet, face à des pathologies psychiques aussi graves que l'anorexie, la toxicomanie ou la psychose, nous voyons que la quête de son propre anéantissement psychique et physique se poursuit au-delà de toute prise de conscience possible, voire dans un état d'âme triomphant. La personnalité de tels patients apparaît dominée par une force autodestructrice qui se présente sous un aspect idéalisé, engageant et positif.

Dans cet ouvrage, j'essaie de comprendre pourquoi, hormis dans les cas de grave souffrance psychique, l'angoisse de mort est inévitable. Afin de développer mon propos, je m'appuie notamment sur deux points de vue : le premier, psychanalytique (Donald Winnicott), et le second, neuroscientifique (Gerald Edelman) ; ces deux perspectives, il est vrai, me paraissent offrir des éléments susceptibles d'être utilement exploités pour cerner la nature de la souffrance liée à la dissolution de l'espace potentiel du Soi et à l'absence d'avenir que la mort représente.

Le développement potentiellement infini est de fait un caractère constitutif de notre Soi, une illusion intrinsèque à notre existence. Un Soi subjectif n'est pas concevable sans l'idée d'un développement temporel infini. Grâce à Winnicott, nous pouvons comprendre pourquoi cette croyance forme le noyau irréductible qui entre en crise au moment de l'inévitable expérience de notre finitude temporelle.

La pensée de Gerald Edelman, quant à elle, nous aide à saisir les raisons pour lesquelles la peur de la mort atteint une intensité particulière chez l'homme, qui, plus que tout autre être vivant, a développé une mémoire historique et affective de sa propre expérience individuelle. Ce conflit inéluctable entre l'illusion psychique d'un développement infini et la nature nécessairement éphémère de notre structure biologique se trouve aux sources de l'angoisse et des crises existentielles que nous traversons au cours de notre vie.

C'est pourquoi il m'a paru important de faire ici place à une crise des plus communes, celle du milieu de la vie. C'est le moment où, en effet, les espoirs qui avaient contribué à nous faire avancer dans notre existence individuelle peuvent s'évanouir, rendant nécessaires d'autres matériaux qui nous permettront de continuer à donner sens à la seconde partie de notre vie. Je tenterai de décrire la façon dont cette crise se manifeste et comment elle conduit parfois les individus à rechercher une aide pour sortir de la souffrance.

L'hypothèse majeure de ce livre est que la mort, en tant qu'événement naturel inéluctable, s'inscrit dans le monde interne de chacun sous la forme d'un désastre psychotique – un état de désintégration de l'identité personnelle difficilement concevable ou tolérable. Pour moi, la représentation de la mort évoque cette même angoisse sans nom qui envahit le psychotique au moment de la perte de son intégrité mentale.

J'envisage ici un possible chemin à parcourir tout au long de la vie pour que cet événement catastrophique devienne pensable, et je m'interroge sur les moyens émotionnels qui seraient nécessaires pour limiter et contenir l'expérience de solitude et de douleur face à la mort.

Je sais bien que mes réflexions ne sont que partielles, même si elles se nourrissent de ce qu'il y a, à mes yeux, de plus irrécusable dans la pensée psychanalytique. Elles constituent plutôt une invitation, et l'espoir que d'autres idées viendront se joindre aux miennes pour parvenir à ce partage naturel et collectif susceptible de nous affranchir en partie du mystère et de la douleur de notre solitude face à la mort.

Dans la seconde partie du livre, j'attire l'attention du lecteur sur les interprétations divergentes de Freud et de Melanie Klein au sujet de l'angoisse de mort. Placée ainsi, en fin d'ouvrage, cette synthèse de la pensée des deux auteurs pourrait passer pour une sorte d'appendice historique à mes réflexions. Au contraire, j'ai éprouvé la nécessité de rappeler ces deux positions – qui, tour à tour, s'opposent ou se complètent –, car il serait impossible, sans elles, de comprendre

les développements et l'évolution de la théorie et de la technique psychanalytiques; les positions que j'avance moi-même risqueraient autrement de manquer du cadre de référence qui leur est nécessaire.

À mon sens, la divergence entre Freud et Melanie Klein au sujet de l'angoisse de mort dépasse la simple opposition; elle relève plutôt de théories cliniques distinctes et de manières différentes de concevoir les états de souffrance psychique. Si, pour Freud, la souffrance psychique dérive en grande partie du sacrifice imposé par la société (et par le Surmoi) aux pulsions libidinales, pour Klein, douleur, séparation et deuil constituent des données factuelles de la condition humaine et de l'état d'impuissance originaire. Dans la théorie freudienne de la libido, il n'y a pas de place pour la mort dans l'inconscient, alors qu'elle en trouve une dans la théorie clinique de l'angoisse selon Melanie Klein.